

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 25 (1975)  
**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

THÉOLOGIE  
CONTEM-  
PORAINE

JACQUES MARITAIN : *Approches sans entraves*. Paris, Fayard, 1973, 595 p.

Cet ouvrage publié par le « Cercle d'études Jacques et Raïssa Maritain » réunit une série d'études publiées par le philosophe catholique dans diverses revues. Un tel livre reflète bien les dernières orientations de ce grand ami du Cardinal Journet dont la pensée influence d'une manière si notoire les essais théologiques de Maritain. Ainsi, la lecture du texte sur « le sacrifice de la messe » nous met en contact avec cette thèse : « Le Sacrifice de la Messe est *identiquement l'acte sacrificiel lui-même du Calvaire* » (p. 423). La célèbre profession de foi de Paul VI (30 juin 1968) se contente d'affirmer que la messe « est le sacrifice du Calvaire sacramentellement présent sur nos autels ». Maritain propose une doctrine allant bien au-delà de l'enseignement officiel de son Eglise. Sous un mode de présence non sanglant, « le sacrifice, en lui-même sanglant, se trouve réellement et invisiblement devant nous » (p. 445). L'auteur recourt à la thèse de la « coexistence » de l'histoire humaine à l'éternité divine. Maritain s'inspire manifestement du Cardinal Journet dont il prolonge d'ailleurs la pensée. — Mais cet ouvrage contient aussi une série d'études d'ordre philosophique. On y retrouve cette confiance en la valeur éternelle de la doctrine de saint Thomas, la pensée moderne ayant radicalement dévié à partir de Descartes. Cependant, l'auteur constate, à propos de la conception du rôle de la femme dans la création, que Thomas d'Aquin « n'a pas pu réussir... à se délivrer du climat de l'intelligentsia de son époque ». Maritain alors exprime des « réflexions mélancoliques », évoquant les « servitudes de notre nature blessée, une servitude à laquelle nul n'échappe complètement » (p. 199). — A ceux qui désirent connaître les derniers développements d'une pensée toujours vigoureuse dans son évolution, nous conseillons vivement cet ouvrage.

GEORGES BAVAUD.

JACQUES BUR : *Sens chrétien de l'histoire. Initiation au Mystère du Salut*. Paris, Téqui, 1973, 492 p.

Cet ouvrage, préfacé par le Cardinal Garrone, manifeste bien l'influence profonde qu'a exercée sur la théologie catholique la Constitution « Gaudium et Spes » du II<sup>e</sup> Concile du Vatican. En effet, ce document souligne fortement que le monde et l'Eglise ont, dans le plan divin, la même vocation eschatologique : l'entrée dans le Royaume. J. Bur centre son ouvrage sur cet enseignement conciliaire. « Il faut donc rejeter tout dualisme entre le monde et le Royaume de Dieu ; entre la nature et la grâce, tout dualisme qui les situerait sur deux plans superposés. » La raison de ce refus ? La voici : « En raison de

cette vocation divine et unique du monde et de l'humanité appelés à s'achever dans le Christ à la Parousie, en raison de ce dessein unique de Dieu,... il y a conjonction constante entre la création et la rédemption divinisatrice, entre les tâches de civilisation et les tâches d'évangélisation, entre la construction de la cité séculière et le progrès du royaume de Dieu. » Cependant, l'Eglise ne doit pas être confondue avec le monde. En effet, le peuple de Dieu « est devenu 'tout autre' par le fait qu'il se rassemble autour du Christ qu'il reconnaît pour son chef et qu'il veut suivre avec la volonté de s'engager avec lui dans son mouvement pascal... » Dans cette perspective, l'Eglise est considérée comme « sacrement de salut » pour la partie de l'humanité qui ne confesse pas encore la seigneurie de Jésus-Christ. Ces vues nous semblent authentiques ; elles permettraient au croyant qui lutte pour l'avènement d'une justice temporelle plus grande entre les peuples de situer son action dans la perspective du Royaume de Dieu.

GEORGES BAVAUD.

JACQUES ROSSEL : *Le salut aujourd'hui*. Documents de la Conférence missionnaire mondiale de Bangkok. Genève, Labor et Fides, 1973, 132 p.

Organisée par le Conseil œcuménique des Eglises, cette conférence, la cinquième du genre, a réuni quelque trois cents délégués, venant de six continents, du 29 décembre 1972 au 9 janvier 1973. Très bien présentée et commentée par Jacques Rossel, la documentation réunie dans ce petit volume va au-delà d'un rapport officiel, qui existe par ailleurs. Tenant compte aussi bien des textes préparatoires que des appréciations critiques qui ont suivi la conférence et groupant, en plus des résolutions des diverses sections, des textes culturels et personnels extrêmement significatifs, Jacques Rossel parvient à nous faire entrer dans l'intimité de cet énorme bouillonnement de races, de cultures, d'options politiques et théologiques. On assiste là, au niveau du peuple des Eglises, à un déballage critique des plus graves questions théologiques, généralement abordées en des lieux plus confortables : dénonciation passionnée du christianisme petit-bourgeois, introverti et aliénant des Eglises occidentales, recherche commune d'une conception nouvelle de l'action chrétienne dans le monde (« Nous devons agir et cependant ne jamais oublier que les œuvres de nos mains sont fragmentaires... » p. 27), imagination d'une nouvelle attente eschatologique (« Le salut se vit dans l'attente, certes, mais non celle d'une salle d'attente », p. 90), nouvelles compréhensions de la « conversion » (p. 80 ss.) et du statut anthropologique et culturel du chrétien (« ... cela soulève le problème de ce qu'on appelle l'aliénation missionnaire », p. 71), appel original à la souffrance et au martyre (p. 69 ss.), etc. L'impression qui domine est que, à Bangkok, une interprétation renouvelée de l'Évangile de Jésus-Christ s'est fait jour, sous la pression des peuples opprimés, mais sans que soient rejetées les interprétations traditionnelles qui, d'abord, auraient pu paraître désuètes. Ainsi pour la justification par la foi, cf. l'étude biblique sur Rom. 3, p. 50 ss. : « La justification du pécheur est l'élément essentiel de la foi chrétienne. » Citons enfin cette déclaration de la section II : « L'intérêt particulier que nous avons porté aux implications sociales, économiques et politiques de l'Évangile n'exclut en aucune manière les dimensions personnelles et éternelles du salut » (p. 86). — Nous recommandons cette lecture aux personnes qui ne voient que somnolence quêtiste et conservatisme politique dans les Eglises chrétiennes.

PIERRE BONNARD.

IVAN GOBRY : *La révolution évangélique*. Paris, Lethielleux, 1973, 136 p.

Ce petit livre, que l'on voudrait avoir écrit... mais tout autrement, aborde successivement les révolutions de Jésus, de l'Eglise puis « notre révolution ». Sur une double base biblique et historique, l'auteur entend montrer dans quel sens le chrétien d'aujourd'hui peut être un révolutionnaire. Sa thèse générale s'exprime dans une phrase comme celle-ci : « La véritable révolution consiste moins dans une rupture du présent avec le passé, que dans une instauration de l'éternité dans un présent qui la fuit sans cesse » (p. 104). Ou encore : le chrétien « est novateur parce que fidèle : c'est en conservant intacte la passion de l'esprit qu'il bouscule sans cesse la lettre (entendez : l'institution ecclésiastique ou politique), ne lui laissant jamais ce repos qui est le signe de la mort » (p. 109). En fait, on comprend vite que M. Gobry bouscule bien peu de choses : Paul, auteur de l'épître aux Hébreux (p. 33), aurait prêché l'universalité des mérites (p. 37) ; il s'agit de tout adopter pour tout sanctifier (p. 59 ss) ; la communauté monastique « reproduit » celle de la primitive Eglise (p. 60 ss) ; la révolution des institutions « suivra » celle des cœurs et des mœurs (p. 73 ss) ; « les intellectuels révolutionnaires sont le plus grand danger du peuple » (p. 72) ; il en est de même des théologiens, savants et journalistes que « la nouvelle chrétienté enfante » (p. 103). « Où donc trouver l'Unité de la purification et l'effort qui réaliseront cette continuité dans le temps et dans l'espace ? Où donc sinon dans le *successeur* (c'est l'auteur qui souligne) de Pierre... ? » (p. 128). — Un grand sujet, massacré sur un ton péremptoire qui frise parfois l'injure (cf. p. 124 s. sur ceux qui désintègrent l'Eglise). Il n'est de pires conservateurs que ceux qui s'autorisent de l'Esprit saint.

PIERRE BONNARD.

JAMES-H. CONE : *Teologia nera della liberazione e Black Power*. Introduzione di Franco Giampiccoli. Traduzione di Bruno e Mirella Corsani. Torino, Claudiana, 1973, 223 p.

Une théologie née de la souffrance exaspérée et de la révolte. « Un coup de poing dans l'estomac de notre christianisme blanc trop satisfait de lui-même », comme le dit la présentation du livre. Il serait facile, dit Franco Giampiccoli, de critiquer ce que cette théologie a d'exagéré et d'unilatéral. Mais on ne se sent pas le droit de le faire car elle pose brutalement un problème auquel nous ne pouvons échapper. Qu'avons-nous fait, nous les blancs, de l'Evangile ? Tel que nous l'avons interprété, a-t-il quelque chose à apporter aux noirs ? — Bien que partisan du Black Power, Cone ne rejette pas l'Evangile. Les blancs l'ont mal compris et falsifié. A l'aube de l'histoire d'Israël, Dieu est le Libérateur, celui qui prend le parti des opprimés et les fait sortir de la maison de servitude. Loin d'être du côté des maîtres et des oppresseurs, Jésus est l'Opprimé par excellence, le rejeté, le condamné à mort. Dieu et le Christ tiennent le parti des Noirs, ils sont « noirs ». Et le chrétien, s'il veut être sauvé, doit accepter cette noirceur, cette négritude. C'est en renonçant à tous les privilèges de race, de culture, en se mettant au rang des plus méprisés qu'on entre dans le royaume de Dieu. — Cone reconnaît bien que les Noirs ne sont pas les seuls opprimés. Il parle aussi du génocide des Indiens d'Amérique. Mais on peut lui opposer que le péché ne se résume pas dans le seul racisme. Il arrive à des Blancs — il est arrivé aussi à des Noirs et à des Jaunes — de traiter leurs frères de race avec

autant de cruauté que s'il s'agissait de races dites inférieures. L'instinct de possession et de domination fait autant de victimes que le racisme. Il n'en reste pas moins vrai que les chrétiens d'Europe et d'Amérique n'ont pas su dénoncer l'incompatibilité du racisme et de l'Évangile et ne l'ont pas assez combattu. Il est bon que le livre de Cone nous y fasse réfléchir.

LYDIA VON AUW.

JACQUES ELLUL : *Les nouveaux Possédés*. Paris, Fayard, 1973, 286 p.

Ce livre est à la fois une étude sociologique et une œuvre dont le ton évoque parfois celui des prophètes de l'Ancien Testament. Ceux qui suivront l'auteur dans l'analyse qu'il fait de notre société ne pourront s'empêcher d'être impressionnés par l'avertissement qu'Ellul adresse aux chrétiens de notre temps. L'éminent sociologue et historien nous donne, en quelque sorte, une grille qui doit nous permettre de décrypter les principaux aspects de notre civilisation postchrétienne et technicienne. — Nous croyons vivre dans un monde sécularisé, rationnel, scientifique, areligieux, où l'homme serait devenu adulte dans la mesure où il ne croit plus. En fait, nous baignons dans un univers où le sacré, avec les symboles qu'il suscite, les mythes, liés à la société et à la technique — depuis que nos rapports avec la nature ont été détruits —, foisonnent et tentent de « reconstruire un environnement » qui nous procurerait un sentiment de sécurité. Cette situation s'explique non pas malgré le développement de la science et de la technicité, mais à cause de lui. L'homme, qui n'est plus chrétien, se sent plus désemparé que jamais dans son être profond. Ayant abandonné la Révélation biblique, qui ne fait aucune place au sacré, il sacralise l'Histoire, l'État, le Sexe, espérant découvrir quand même, au sein de sa finitude, une certaine « permanence » de l'homme. Assoiffé de « religieux », alors que le christianisme est antireligieux par essence, il secrète des « religions séculaires », dont la plus commune et la plus exemplaire est « la religion politique ». Et ceci aussi bien dans les pays capitalistes, à régime libéral, que dans les pays socialistes. Religions sans dieu, à moins que l'homme ne s'efforce d'unifier la Révélation du Christ avec les croyances fondamentales de ce siècle, portant ainsi la confusion à son comble. — Au Moyen Âge, Ellul le montre dans un chapitre liminaire, la chrétienté, tout en ayant assimilé la culture antique et l'élément religieux préexistant, avait su maintenir la distinction entre la Révélation chrétienne et le sacré des religions païennes. Il n'y avait pas davantage, alors, d'ambiguïté dans les rapports entre l'Église et les pouvoirs politiques : les deux ordres « s'organisaient l'un par l'autre ». — C'est à partir de l'humanisme que « les religions séculières » vont se développer dans une société devenue laïque ; à l'image des mythes, elles emprunteront des formes différentes suivant les époques, pour parvenir, au XX<sup>e</sup> siècle à leur plein épanouissement. — Ce processus concerne directement les chrétiens ; Ellul le leur dit avec toute la fougue et l'ironie du polémiste. Qu'il s'agisse des théologies de la mort de Dieu, de l'attitude de l'Église face à la politique, de l'œcuménisme, Ellul voudrait dessiller les yeux des chrétiens, tout particulièrement des intellectuels chrétiens, afin qu'ils ne commettent pas l'erreur capitale de réintroduire « le religieux » dans le christianisme, en un amalgame contraire à la Révélation chrétienne. — Selon lui, le danger que court la chrétienté contemporaine ne vient ni de l'athéisme — extrêmement rare et de haute vertu —, ni du développement des sciences, de la technicité, ni du pouvoir

croissant de l'Etat, ni même des idéologies, quelles qu'elles soient. Il réside dans l'aveuglement stupéfiant dont les chrétiens se rendent coupables en situant le danger là où il n'est pas et en l'ignorant là où il est, c'est-à-dire dans la sacralisation de la science, du pouvoir politique, de la Bible. — Par crainte de ne pas tenir suffisamment compte de l'évolution de notre monde, des théologiens font, de la sécularisation, la vérité du christianisme. Et d'autres chrétiens, en un retournement aberrant, attendent de l'Histoire qu'elle donne un sens à la Révélation et au christianisme, quand c'est d'eux qu'elle reçoit son sens. Ils prétendent, de même, démythifier la Parole, alors que c'est la Parole qui démythifie et libère. — C'est ainsi que, poussés par le désir d'être ouverts à tous les aspects de ces « religions séculières » et de leurs mythes, égarés parfois par le prétendu renouvellement du message évangélique qu'elles croient apporter en faisant un grand usage du mot « amour » et du nom de Jésus, bon nombre de chrétiens en viennent à récuser le caractère irréductible de la Révélation chrétienne. Ils renient, de ce fait, le christianisme, qui repose tout entier sur l'Incarnation et sur la Parole transmise à travers la Bible, pour « construire un néo-christianisme en fonction de notre monde laïque, sécularisé, scientifique, fonctionnel ». — De toute la vigueur de sa personnalité, de sa réflexion, de ses convictions, Ellul dénonce le désarroi fait d'équivoques, de notions fausses, d'interprétations erronées, dans lequel la chrétienté est plongée, de nos jours, soit par cécité, soit par lâcheté. — La rigueur du point de vue d'Ellul force le respect, la reconnaissance aussi. A le lire, en effet, on est bien obligé d'admettre que nous sommes plus influencés que nous ne le pensons souvent par la critique marxiste, par exemple, ou bien que, gagnés par le laxisme ambiant qui se prétend tolérance et ouverture d'esprit, nous abandonnons les critères sans lesquels la rectitude de la pensée, voire de la foi, n'est plus possible. Il faut toujours du courage pour dire que le roi est nu. Ellul le fait. Cependant, son livre ne suscite pas toujours une adhésion entière. La rigueur de ses affirmations et de ses jugements paraît parfois liée à sa qualité de grand intellectuel. La réalité n'entre pas si facilement dans les cadres qu'il lui assigne. — Il n'en reste pas moins que, grâce à cet ouvrage d'Ellul, nous prenons conscience, avec acuité et en nous appuyant sur une argumentation fondée, de la mutation grave qui s'effectue, sous nos yeux, dans la mesure où le christianisme devient une religion.

GERTRUDE ROSSIER.

---

Ont collaboré à ce numéro 1975 — III :

- M. le professeur J.-Claude Piguët, Vogelsberg, 9240 Uzwil.
- M. le professeur Michel Cornu, 1111 Lussy s/Morges.
- M. le professeur Dr Peter Carpenter, University of South Florida (USA).
- M. le professeur Jean Villard, 1302 Vufflens-la-Ville.
- M. le professeur Yves Bridel, rue Beau-Séjour 12, 1003 Lausanne.
- M. le professeur Lawrence R. Freedman, Hôpital Nestlé, 1011 Lausanne.
- M. Gilbert Boss, Obere Geerenstrasse 15, 8044 Zurich.